

CRITIQUE HISTORIQUE ET BON SENS (H. Bouasse 1919)

De braves gens s'imaginent qu'on réforme à coups de décrets ; ils sont persuadés qu'il suffirait d'un ministre intelligent et courageux (C'est beaucoup ! dit Martin) pour que d'Université reprît jeunesse et beauté. Changeons les programmes et les heures de cours, tout ira pour le mieux : tel est le fond de leur système.

Or il est vain de changer le plan des études, si l'on maintient l'interprétation d'aujourd'hui. Les programmes sont des cadres. Certes les cadres actuels sont très mal choisis ; mais de les rogner ne fera pas meilleur le tableau.

C'est une réforme très difficile que je tente : changer la hiérarchie des valeurs pédagogiques, non pas obtenir qu'on enseigne aussi mal des matières dont on aura modifié l'ordre et le nombre.

Mes collègues ne comprennent pas encore le sens et la portée de mes efforts. À la vérité, les physiciens et mathématiciens s'aperçoivent que le public les abandonne après avoir perdu toute confiance dans leur mérite. Bon gré mal gré, ces messieurs passent dans mon camp, ayant toutefois la prétention de faire croire que c'est moi qui rejoins le leur : ce qui les rend aussi ridicules que méprisables. Cette manière de réclamer les marrons tirés du feu ou de les offrir pieusement à quelque pontife, est ignoble : mais dans notre doux pays, dès qu'un travailleur réussit, c'est à qui lui chipera le profit de sa peine. Malheureusement je ne suis pas de ceux qu'on plagie sans qu'il y paraisse, et je ne me laisse pas tondre sans crier.

Je laisse aujourd'hui mes collègues immédiats : provisoirement ils ont leur compte.

Les autres s'imaginent douillettement à l'abri de mes critiques. Philosophes et historiens en ont essuyé jadis et naguère de passablement dures qu'ils ont encaissées avec déférence. Mais je n'ai pas fini de les tarabuster.

Le malheur est qu'il leur est défendu de soutenir que je m'occupe de ce qui ne me regarde pas. La philosophie des sciences fait partie de la philosophie, l'histoire des découvertes et des applications scientifiques fait partie de l'histoire. Or en ces matières on peut compter sur les doigts les Français qui pourraient avoir la prétention de me refuser une compétence... égale à la leur, ce qui n'est pas beaucoup dire.

Je montre dans cette préface que les mêmes erreurs qui rendent stupide l'enseignement scientifique français, vicent l'enseignement, de l'histoire. On ne s'étonnera pas que je prenne mes exemples dans l'*Histoire* qu'a signée M. Lavis. Il dirige notre École Nationale de Pédagogie (*alias* École Normale Supérieure) : on m'en voudrait, ayant à critiquer un enseignement, de ne pas appeler en champ clos celui qui le représente officiellement en France. La critique anonyme n'est pas de mon goût : elle ne sert à rien, ceux qu'on attaque feignant de ne pas se reconnaître. À la vérité, quand je supprime les noms, mes anonymats sont si transparents que personne ne s'y trompe. Je n'imites pas la platitude des arrivistes qui bêlent : « Critiquez les idées, mais laissez de côté les hommes ! » Comme si les hommes ne soutenaient pas les idées de leur autorité et de leur puissance sociale ! Il est de

mon droit d'attaquer ceux qui, payés par l'État pour le métier de pédagogue, s'en acquittent de travers. Ils sont fonctionnaires, je les prends à partie dans l'exercice de leur fonction : mécontents, ils ont la Cour d'assises.

D'ailleurs consentir à ce que l'École Normale persiste dans les errements actuels, c'est admettre que mes livres sont mauvais : ce que je ne puis évidemment pas !

Les historiens ont inventé la *critique historique*.

C'est l'ensemble des règles pour ne pas être le dernier des imbéciles.

Corollaire : si vous n'êtes pas le dernier des imbéciles, vous en savez sur la *critique historique* autant que le plus boche des historiens.

Par exemple quand un livre *imprimé* vous tombe sous la main, la critique historique vous interdit de lui donner pour date l'année que Charlemagne vint au monde. Si regardant une feuille manuscrite au travers, vous voyez dans le filigrane la marque du célèbre marchand de papier *Patefa-meuse et Cie, Castres, 1896*, la critique historique vous défend d'attribuer à Pascal la lettre que l'honorable antiquaire Gobsek vous a vendue très cher. Si manifestement le texte grec que vous admirez est calligraphié avec une plume d'acier, bien qu'il soit écrit sur papyrus, n'y voyez pas un autographe de Thaïs, etc.

Dans le recueil des préceptes de la critique historique, vous trouverez un nombre infini de conseils aussi peu discutables, partant aussi complètement inutiles.

Si vous ne me croyez pas, amusez-vous (car c'est vraiment amusant) à lire ce qui est écrit pour ou contre une certaine opinion, par exemple sur la date et le lieu d'origine du quatrième Évangile. Vous trouverez une partie de la discussion en français dans Strauss et Renan dont les conclusions ne concordent guère. Sans contester le moins du monde l'intérêt des preuves apportées, vous serez vite convaincus que pour appliquer les fameuses méthodes historiques dont on nous rebat les oreilles, il ne faut que du bon sens *avec la connaissance de la question débattue*.

Je souligne, on verra tout à l'heure pourquoi.

Dans des conditions infiniment défavorables, l'historien joue le rôle d'un juge d'instruction. Il s'agit d'établir les conditions d'un événement, de peser et de contrôler les témoignages, d'éventer le mensonge et la fraude. Or pour faire convenablement leur métier, les magistrats n'ont besoin que d'intelligence et de conscience. On n'a pas inventé à leur sujet une théorie de l'instruction ; car, ou ce sont des imbéciles, et tous les préceptes du monde ne les transformeraient pas ; ou ce ne sont pas des imbéciles, et les préceptes leur deviennent superflus.

Je supplie donc messieurs les historiens de ne pas nous monter le coup avec leur *critique historique*. Ils ne trompent que les ignorants ; les gens instruits et qui ne sont pas des cuistres, se moquent de leurs prétentions. Au reste, expliquez-nous pourquoi certains historiens patentés, qui savent la critique historique dans ses recoins, se conduisent dans le traintrain journalier comme de tristes idiots ? Par quel miracle cette critique leur ouvre-t-elle le secret des affaires humaines quand il s'agit des morts, sans les rendre capables de se diriger parmi les vivants ?

Engrossés par leur critique historique, nos bouffis ont accouché d'une monstrueuse énormité : *l'histoire éclaire le présent*.

Tout homme de bon sens, tous les historiens qui ne sont pas gâteaux, estiment à l'inverse que le *présent éclaire l'histoire*.

Le gâchis actuel montre pourquoi les contemporains du Directoire demandaient un tyran. Que Bonaparte se présente, il sera ce qu'il voudra, sans opposition.

L'attitude de certains Français fait maintenant regretter la guillotine ; nous comprenons pourquoi, devant l'invasion, un peuple admet la nécessité vitale de supprimer les traîtres. Les « amis de Guillaume » excusent les atrocités commises contre les « amis de Pitt » : si la « justice » révolutionnaire se trompait, nous sommes maintenant portés à l'indulgence pour ses erreurs. Nous savons pour le voir ce qu'est un munitionnaire et comment on joue du patriotisme pour gagner des millions. Que Bazaine ait trahi sans trahir, nous devient un phénomène parfaitement clair : nous voyons où l'orgueil peut conduire un homme, comment sans être soudoyé avec de l'argent, il compte avec le pouvoir payer son infamie.

Nous savons comment les empires grandissent et croulent.

Nous assistons à l'avènement des races naguère méprisées.

Bref à lire seulement notre journal, nous devenons meilleurs historiens que nos rats de bibliothèques.

LE PRÉSENT ÉCLAIRE L'HISTOIRE.

Au reste où donc les historiens comme Renan et Ferrero puisent-ils la vérité et la couleur de leurs reconstructions, sinon dans la conviction que les phénomènes humains sont toujours les mêmes ? que les contemporains de Moïse ne diffèrent pas essentiellement des Bédouins d'aujourd'hui, que les financiers du temps de Sylla ont leurs frères actuellement en exercice ?

Si la critique historique n'a rien de mystérieux, si le présent éclaire le passé, la conclusion s'impose : pour discourir intelligemment du passé, il faut connaître le présent.

De ces prémisses résulte pour les peintres du passé la nécessité d'une formation exactement contraire à celle qu'on leur impose ; de ces prémisses toute la sottise de nos modernes historiens va suivre nécessairement. Vous êtes dans ma couverture, mes bons amis : je vous bernai jusqu'à ce que mort intellectuelle s'ensuive. Je n'y mettrai ni ménagements ni pitié. Dans la couverte j'ajouterai plutôt des étrilles et des éperons.

Pour préciser mes critiques, je prends un exemple dans la *Géographie mathématique* qui fait l'objet du présent ouvrage.

J'ouvre l'*Histoire Générale* de Lavis et Rambaud (tome IV, page 880). Il s'agit des Voyages de découverte au quinzième siècle. Je transcris un paragraphe.

À une date qui ne nous est pas indiquée, mais évidemment au début de son règne, nous voyons le roi Jean II (1481-1495) se préoccuper des difficultés de la navigation. Barros raconte qu'il réunit à cet effet une junte dont firent partie deux juifs, maître Joseph et maître Rodrigue, ses médecins, et un Allemand de Nuremberg, maître Béhaïm, qui avait connu dans sa ville natale l'illustre astronome Régiomontanus. Ils trouvèrent, ou plutôt ils enseignèrent aux Portugais le moyen de résoudre le problème. Il consistait, ne pouvant plus viser directement le pôle qui n'était marqué dans le ciel par aucun point de repère, à mesurer la hauteur méridienne du Soleil au-dessus de l'horizon. Comme on peut pour chaque jour de

l'année et pour l'heure de midi, calculer la distance du Soleil au pôle, on en déduit la latitude cherchée. Mais les navigateurs ne savaient pas faire ces calculs. Il fallait les leur donner tout faits, dans des tables portatives. Il est certain que Béhair et ses collaborateurs mirent en usage parmi les marins des tables de ce genre. Étaient-ce celles qu'avait calculées récemment Régiomontanus ? En dressèrent-ils de nouvelles ? La question reste obscure. En tout cas Béhair n'a pas inventé, *comme on le dit souvent*, l'astrolabe, déjà en usage au treizième siècle, au temps de Raymond Lulle. Peut-être a-t-il substitué simplement le petit astrolabe de laiton au grand astrolabe de bois dont les Portugais se servaient antérieurement.

Ce texte montre sur le vif en quoi la méthode des historiens s'écarte du sens commun. Fixons d'abord leurs préoccupations.

J'imagine qu'ils vous est indifférent de savoir que les médecins de Jean II, illustre inconnu, s'appelaient Joseph et Rodrigue, que le troisième conseiller fût Béhair, qu'il ait connu ou non Régiomontanus, qu'il soit de Nuremberg ou d'ailleurs, tous renseignements sans intérêt d'aucune espèce pour un lecteur intelligent.

Biffons toute fausse érudition : *cette immense palabre se réduit à ceci : qu'ils l'aient appris de Jacques ou de Paul, vers la fin du quinzième siècle, les Portugais déterminaient les latitudes en mer au moyen des hauteurs solaires méridiennes.*

Je ne sais si la *Critique historique* exige qu'on pose des problèmes *indifférents* sans les résoudre, si pour lui obéir MM. Lavis et Rambaud écrivent : « Ils trouvèrent ou plutôt ils enseignèrent aux Portugais que... Étaient-ce celles ?... En dressèrent-ils de nouvelles ? La question reste obscure. » Quand une question *obscure* est oiseuse, c'est double motif de n'en point parler.

Malheureusement la question intéressante est abominablement traitée. Voici d'abord la description de l'astrolabe que j'emprunte au paragraphe précédent.

Dans leurs voyages antérieurs, les marins portugais... se servaient pour prendre la latitude des lieux où ils abordaient de l'astrolabe, depuis longtemps en usage dans la marine, au moins pour savoir l'heure pendant la nuit. L'astrolabe était un disque primitivement en bois, qu'on tenait suspendu verticalement par un anneau et dont les bords étaient gradués. Une petite règle, mobile autour du centre, portait une ligne de mire et permettait de faire des visées. On pouvait ainsi mesurer facilement l'angle formé par la direction de l'étoile polaire avec l'horizon qui est précisément égal à la latitude. À mesure qu'on s'approchait de l'équateur, l'étoile polaire s'abaissait sur l'horizon. Elle cessa d'être visible lorsqu'on eut passé la ligne. Il fallait trouver un autre procédé. »

Cotez-moi ce disque PRIMITIVEMENT en bois, dont LES bords étaient gradués. Cotez-moi cette petite règle qui tourne autour du CENTRE et qui porte une ligne de mire. Cotez-moi cette étoile polaire qui CESSA d'être visible lorsqu'on eut passé la ligne !

Je ne chipoterais pas sur ces fautes, pour lourdes qu'elles soient, si elles ne dénotaient pas une ignorance absolue des choses dont il s'agit. Au reste quand on ose écrire que *l'astrolabe donne l'heure pendant la nuit*, on devrait se cacher.

Revenons aux tables de déclinaison. On nous affirme qu'elles sont *portatives* ; ON ignore apparemment qu'hormis les tables de Moïse et les douze tables que les Décemvirs gravèrent sur cuivre, toutes les tables sont portatives. À quoi serviraient-elles, s'il fallait un cric pour les soulever ? Mais il est probable qu'ON n'a jamais feuilleté la *Connaissance des Temps*. À la vérité, je n'ai pas vu les tables de Régiomontanus ; mais comme celles du Soleil (déclinaisons et ascensions droites) occupent 16 pages de la *Connaissance*

des Temps, celles de Régiomontanus, ne contenant que les déclinaisons et nécessairement moins détaillées, ne devaient pas faire un gros paquet.

En définitive deux seuls problèmes sont importants. Comment, ne connaissant ni l'heure ni le méridien, est-il possible de déterminer la hauteur *méridienne* solaire ? Comment était-il possible vers 1480 de calculer une table des déclinaisons pour tous les jours de l'année ?

Si ces messieurs avaient utilisé leur place à résoudre ces problèmes, ils auraient fait œuvre utile. Mais ignorant jusqu'au premier mot de la cosmographie élémentaire, ils n'ont fait qu'œuvre d'historiens. De deux choses l'une. Ou vous n'attachez aucune importance aux procédés techniques de navigation : alors n'en parlez pas. Ou vous croyez impossible de comprendre l'histoire des grandes découvertes sans l'essentiel de cette technique : alors étudiez-la jusqu'à pouvoir en discourir congrûment.

En tout cas faites-nous grâce de vos *précisions historiques*, de vos *doutes historiques*, de tout le battage de votre *critique historique*, pour élucider la question de savoir si Béhairn utilisa ou recalcula les tables de Jean Muller, natif de Königsberg, en Franconie, *alias* Régiomontanus, *alias* Royaumont, *alias* Montroyal ; tout cela pour vous montrer que même dans cette espèce d'érudition très inférieure, qui est la vôtre, vous ne me ferez pas la pige. Je sais tout comme un autre me servir des biographies générales et le moyen d'épater à peu de frais. Mais je croirais me déshonorer de le faire.

Nous pouvons mettre en devise l'erreur fondamentale de nos historiens : « Un lieu, un homme, une date. » Inutile de les sortir de là ; d'étudier les CHOSSES ils sont radicalement incapables.

Ils laissent aux juristes l'histoire du droit, aux savants l'histoire des sciences, aux financiers l'histoire des finances... Sur tous les sujets ils se contentent des renseignements que fournissent les archives : « Un lieu, un homme, une date ! »

Peu leur importe comment on détermine les latitudes : mais ils savent que Régiomontanus vivait en une certaine ville, en un certain millésime. Peu leur importe le mécanisme du système de Law ; mais ils vous disent quand est né le célèbre financier, ce qu'il fit avant son apparition chez nous, comment et dans quel endroit il mourut.

Demandez à l'historien ce qu'un cheval, ce qu'un homme peuvent couvrir quotidiennement de kilomètres : il vous regarde d'un air effaré. Il ne sait pas que c'est une donnée fondamentale de l'histoire du monde jusqu'à l'invention des chemins de fer.

De cette ignorance foncière des CHOSSES, résultent des pataquès extravagants. Le plus célèbre est le : « Messieurs les Anglais, tirez les premiers » de la bataille de Fontenoy. Pour comprendre le sens de cette apparente galanterie, il faut savoir que, vu le temps nécessaire pour recharger les fusils, on n'avait *généralement* qu'un coup à tirer. Il n'y avait donc pas plus d'avantage à tirer le premier que pour un duelliste ; il pouvait être d'un bon effet moral de subir la décharge de son adversaire qui, s'il tirait mal, devenait à votre merci.

Au reste il me suffit de citer Voltaire (*Siècle de Louis XV*) pour montrer le fait sous son vrai jour.

On était à cinquante pas de distance. Un régiment des gardes françaises... et le royal écossais étaient les premiers... Les officiers anglais saluèrent les français en ôtant leurs chapeaux. Le comte de Chabannes, le duc de Biron qui s'étaient avancés, et tous les officiers des gardes françaises leur rendirent le salut. Milord Charles Hay cria : « Messieurs les gardes françaises, tirez. » Le comte d'Auteroche leur dit à haute voix : « Messieurs, nous ne tirons jamais les premiers : tirez vous-même. » Les Anglais firent un feu roulant... Dix-neuf officiers des gardes tombèrent à cette seule charge ; quatre-vingt-quinze soldats demeurèrent sur la place ; deux cent vingt-cinq y reçurent des blessures... Le premier rang ainsi emporté, les trois autres regardèrent derrière eux et, ne voyant qu'une cavalerie à plus de trois cents toises, ils se dispersèrent. »

Les gardes françaises avaient la triste réputation de tourner le dos avec une extrême facilité. Ils étaient chansonnés et méprisés par les régiments où se maintenait la bravoure gauloise. Les gardes françaises s'occupaient de besognes civiles qui ne les entraînaient pas à l'héroïsme ; là-dessus lisez Barbier ou Bachaumont. Une troupe en déroute à la première charge ne doit pas faire de politesse. La vérité est que les Anglais tirèrent trop bien, beaucoup mieux qu'on espérait.

Tenez-vous cependant à maintenir la thèse de la galanterie française ? la question change de face. Expliquez alors à votre lecteur qu'au dix-huitième siècle, vaincre ou ne pas vaincre était le cadet des soucis de la plupart des officiers. Mais il ne fallait pas rater un beau geste qu'on serait fier de raconter devant les dames. Que le régiment fût décimé et foutît le camp, pourvu, qu'on se parât d'une phrase sonore !

Bref que vous preniez la « Messieurs les Anglais » dans un sens ou dans l'autre, vous serez intéressant,... à la seule condition de... ne pas être historien patenté.

MM. Lavis et Rambaud nous font grâce de la phrase célèbre ; mais leur description de bataille n'est pas meilleure (tome VII, page 194).

Ils la conduisent en excellents rhétoriciens (rhétorique supérieure, s'entend).

« La dernière grande journée militaire de l'ancienne monarchie française eut ses phases, ses péripéties comme une tragédie classique. Dans la première, les attaques... Dans la seconde, l'infanterie anglo-allemande, en colonne serrée et profonde, flanquée de canons, s'avance lentement contre le centre, sous les feux croisés des redoutes et culbute tout devant elles. Dans la troisième... » Vous serez d'un bon tonneau si vous reconnaissez le récit de Voltaire !

Après avoir ainsi narré la bataille, MM. Lavis et Rambaud consacrent une demi-page à décrire l'enthousiasme, à nous apprendre que Voltaire « se fit dans son *Poème de Fontenoy* et son opéra du *Temple de la Gloire* l'interprète du sentiment public, plus heureusement que dans ses adulations rimées au roi de Prusse ».

Chantons en ce jour solennel
Et que la Terre nous réponde :
Un mortel, un seul mortel,
A fait le bonheur du Monde.
Dans un jour si beau
Il n'est point d'alarmes !...

Si Trajan n'était pas content, c'est assurément qu'il n'aimait pas les beaux vers !...

Ainsi nos historiens perdent l'occasion d'étudier, pour peu que ce soit, l'armement et les *conditions de la bataille* ; ou s'ils préféreraient l'autre point de vue, de décrire l'état d'âme de l'officier français et les *conditions de la guerre*. Pour eux Fontenoy est un prétexte à citer deux ouvrages de Voltaire ennuyeux et oubliés, non pas de nous apprendre ce qu'étaient un fusil ou un régiment.

Ne les sortez pas de leur devise : « Un lieu, un homme, une date. »

Pour montrer la méthode des historiens dans sa splendeur, étudions le premier voyage de Christophe Colomb.

Les souverains avaient promis trois caravelles. Il fallut plusieurs mois pour réunir, équiper et monter ces coquilles de noix. On ne trouvait pas de matelots pour un service si périlleux. L'argent même eût manqué sans le secours que se décida à donner à l'entreprise un armateur de Palos, Martin Alonzo Pinzo. Avec ses capitaux, il apporta encore à Colomb ses services et ceux de ses frères, Francisco Martinez et Vicente Yanez.

La flottille descendit la rivière de Palos le 3 août 1492 pour commencer son aventureux voyage, Colomb était monté sur la plus grande des caravelles, la *Santa-Maria* ; les deux autres s'appelaient *Pinta* et *Niña*. L'équipage des trois bâtiments se composait d'une centaine d'hommes. Un accident vulgaire, un gouvernail cassé, une coque endommagée, puis les calmes plats, le forcèrent de relâcher aux Canaries. Le 9 septembre seulement il cingla droit vers le mystérieux Occident.

Après trente-trois jours de navigation la terre fut aperçue. Colomb prit pied sur une île du groupe des Bahamas.

Trois coquilles de noix montées par cent hommes, alors que l'équipage d'un morutier partant pour Terre-Neuve ne dépasse pas huit hommes !

Cette idée saugrenue que le danger de naufrage est en raison inverse de la grandeur des navires !

Tous ces noms de collaborateurs et de bateaux dont j'aime à croire que vous vous inquiétez fort peu ! Cet accident *vulgaire* (! ?) qui est peut-être un *gouvernail cassé* ou la coque endommagée ! Tout cela démontre, clair comme le jour, que MM. Lavisse et Rambaud n'ont pas vu d'autres bateaux que les *Mouches* et les *Hirondelles*, ni fait d'autre traversée que celle du Pont des Arts, sur le pont bien entendu !

Les dates, les noms d'hommes et de lieux s'y trouvent ; mais il manque une connaissance même superficielle de la CHOSE.

Je vais indiquer ce qu'il fallait dire. Je ne suis pas marin ; mais j'ai tant pris de bateaux dans ma vie que je ne risque pas les ... erreurs dont MM. Lavisse et Rambaud sont coupables.

Commençons par fixer les conditions du voyage, *exceptionnel par son extraordinaire rapidité*. Nous en déduisons ce corollaire que les bateaux employés étaient excellents, corroboré par le fait que les naufrages furent rares dans ces premières expéditions. Le voyage n'avait donc de périlleux que l'inconnu du but à atteindre : en soi il l'était moins que celui d'un morutier à Terre-Neuve.

Colomb partit le dimanche 6 septembre 1492 de Gomera, l'une des Canaries. Naviguant sur le même parallèle (voisin de 25° ; ce que permettait la connaissance des déclinaisons du Soleil et la mesure de sa hauteur à midi), il débarqua le vendredi 12 octobre à San-Salvador, l'une des îles Bahama. La

différence des longitudes est 56° environ ; ce qui, pour la latitude susdite, donne 3000 milles marins ou 5550 kilomètres. On fit le chemin en 36 jours, ce qui fournit en nombre rond 4 *nœuds* ou *milles* à l'heure. Comme on eut des calmes et quelques jours de vent contraire, la vitesse réelle fut de l'ordre de 5 nœuds. Pour juger de cette vitesse commerciale, le lecteur saura que la vitesse postale imposée aux *paquebots* courriers d'Extrême-Orient n'est que de 13 nœuds.

Colomb fit donc une route encore aujourd'hui considérée comme rapide pour un voilier. Rien de surprenant : ses navires étaient petits, peu confortables, mais tenaient bien la mer ; ils avaient des qualités nautiques enseignées par une longue pratique. D'ailleurs toute la science de son pilote se bornait à naviguer à l'ouest en suivant le même parallèle. Une telle route est si facile à garder que le retour se fit sans difficulté ; les expéditions suivantes retrouvèrent aisément les premiers débarqués.

Il est donc stupide de s'appesantir sur les « coques de noix ». La Méditerranée est aussi *dure* que l'Océan ; elle est pourtant sillonnée, et depuis trois mille ans, par des navires plus petits que les caravelles de Colomb. Depuis si longtemps que l'homme construit des bateaux, il a trouvé la perfection du genre. Jamais savant n'imaginera rien de plus parfait que les petits voiliers, œuvres de charpentiers qui ont acquis leur science en héritage, sous forme de recettes contrôlées par une longue pratique.

Le voyage de Colomb ne présente donc aucun intérêt *nautique*. Si les matelots avaient peur, c'était pour des raisons de sentiment, étrangères à la navigation proprement dite.

N'empêche, que je donnerais la fausse érudition de mes historiens pour savoir quelles'étaient les caractéristiques des trois fameuses caravelles (tonnage, longueur, voilure). Dans une expédition nautique, elles sont plus intéressantes à connaître que le nom des officiers ; à moins que MM. Lavisse et Rambaud en soient à croire que l'on déduit la hauteur des mâts de l'âge du commandant.

Ce que tout homme intelligent cherche dans une histoire de la découverte de l'Amérique (ou plus généralement de la découverte d'une route occidentale vers l'Inde), est la genèse de l'idée *qu'une telle expédition est réalisable*. Que la Terre fût ronde, personne n'en doutait dès une haute antiquité ; qu'il fût *théoriquement* possible d'aller aux Indes par l'ouest, ne faisait donc pas question ; qu'il fût *pratiquement* possible d'y parvenir *avec les moyens dont on disposait*, était le seul point en litige.

Tout historien sachant de quoi il retourne, mettra donc en évidence la proposition suivante : *La découverte de l'Amérique est due à la combinaison de deux erreurs GROSSIÈRES, l'une sur les longitudes, l'autre sur la valeur du degré de latitude.*

Expliquons cette proposition que MM. Lavisse et Rambaud négligent : il ne s'agit ni d'un lieu, ni d'un homme, ni d'une date !...

Colomb cherchait non pas un continent nouveau, mais la route du Japon. Entre les Canaries et le Japon, il y a 200 degrés de longitude, près de 4 fois plus qu'entre Gomera et San-Salvador. Mais par une fausse estimation de l'épaisseur de l'Asie, Colomb et ses contemporains évaluaient la distance en longitude à une centaine de degrés, *distance à peu près DOUBLE de la distance*

effective, entre les Canaries et l'Amérique.

À ce propos, si MM. Lavisse et Rimbaud étaient autre chose que des historiens, ils nous auraient montré l'origine de ces fausses estimations et la difficulté singulière du problème. Marco Polo et ses contemporains évaluaient la distance par la longueur du chemin parcouru *simplement estimé*. Quand il s'agit de traverser l'Asie, les erreurs deviennent aisément colossales.

Pour que le projet fût discutable, il fallait que d'autre part Colomb fit sur le rayon terrestre une erreur formidable ; *dans ses estimations*, les 100 degrés qu'il admettait ne valaient même pas les 50 degrés réels.

Il faut donc une triple couche de sottise pour s'indigner de l'opposition que rencontra le projet de Colomb. Si ses raisonnements avaient eu la moindre valeur, il ne serait pas revenu. Sa chance voulut qu'il y eût un continent *là où lui-même plaçait un océan*. Élevons-lui des statues ; mais respectons ceux qui avaient raison contre lui. Je ne conteste pas son génie, si par génie vous entendez le courage et la ténacité ; mais c'était, heureusement si vous le désirez, un bien mauvais géographe. En tous cas faites-nous grâce de son œuf qui vraiment n'est pas de saison.

Je lis dans Irving :

Il donna l'ordre aux commandants des autres navires, en cas de séparation accidentelle, de continuer à naviguer directement à l'ouest. Mais qu'après avoir parcouru 700 lieues, ils devraient s'arrêter la nuit, parce qu'il espérait trouver la terre à cette distance.

Irving utilise une lieue de 30 au degré de latitude, valant 2 milles marins. Colomb estimait donc la distance à parcourir à 1400 milles marins, *moitié de la distance réelle, et quart seulement de la distance qui résulterait d'un parcours de 100° avec un rayon terrestre exact*. La longueur du degré de latitude est voisine de 57 000 toises. Sans parler des anciens *dont les estimations étaient par excès*, en 1492 on connaissait les mesures des Arabes. Abulfeda, vers 1350, évalue la longueur du degré à 47000 toises. La supposer de 15000 toises était donc une erreur absolument inadmissible.

Seul un historien peut écrire :

Christophe Colomb fit voile vers l'ouest et, atteignant ce qu'il croyait être l'Asie, prouva le bien fondé de sa théorie.

Sa théorie était absurde, et il en démontra l'erreur.

Colomb était mauvais géographe, ce n'est pas douteux, Colomb est un grand homme parce qu'il fut tenace et courageux. Ce n'est pas diminuer son mérite que de changer le piédestal de sa gloire. En tout cas c'est comprendre d'une étrange façon le rôle de l'historien que d'admirer sans comprendre !

Maintenant que vous savez avec quelle maestria nos historiens traitent le problème fondamental, la phrase suivante ne vous surprendra pas :

La critique moderne a détruit à peu près complètement la légende d'un Christophe Colomb indigent, réduit à mendier son pain aux portes des maisons religieuses, errant à travers les pays du sud de l'Europe comme une sorte de visionnaire, d'illuminé,... etc., etc.

Pour la CRITIQUE MODERNE il s'agit d'établir si Colomb était riche ou pauvre, persécuté ou soutenu ! Elle nous apprend qu'il copia des manuscrits et dessina des cartes, qu'il lâcha sa première femme pour épouser Béatrix Enriquez dont il eut un fils, que le précepteur d'une fille de la reine Isabelle s'appelait Geraldini et le trésorier de la cour Alonso de Quintanilla !...

À quoi les historiens répondent que le problème scientifique n'est pas leur affaire. *Nous sommes parfaitement d'accord, puisque je soutiens que*

l'histoire DES HISTORIENS PROPREMENT DITS ne contient rien d'intéressant. C'est pourquoi je demande qu'on la transforme. Ces messieurs sont incapables de poser, par conséquent de résoudre un problème quelconque scientifique, économique, juridique, industriel,... faute d'un minimum de connaissances spéciales.

Ils sont juste capables de gratter les textes, *besogne inutile pour toutes les questions essentielles*.

Depuis que le monde existe, le problème fondamental de la *Géographie* est celui des cartes ; pratiquement le problème des cartes est celui de la longitude. Il serait donc du plus élémentaire bon sens pour un historien qui raconte des voyages, de poser ce problème, de montrer, par la reproduction de cartes bien choisies, comment on le résolvait aux époques et pour les contrées dont il parle.

Ah ! mon cher lecteur, quelle naïveté que la vôtre de croire que nos illustres procèdent de la sorte !

Voici de quoi se préoccupent nos historiens (tome IV, page 876). Il s'agit de la découverte des côtes de l'Afrique occidentale :

Est-ce bien le nom de découvertes qui convient aux résultats de ces premiers voyages ? Les côtes d'Afrique jusqu'au delà du cap Bojador, Madère, les Canaries, les Açores figuraient déjà sur les cartes depuis près d'un siècle lorsque les Portugais y abordèrent à leur tour. Elles sont sur la carte catalane de 1375 qui fut donnée au roi de France Charles V. Elles sont sur un prototype récemment découvert de cette carte qui porte la date de 1339 et le nom d'Angelino Dulceti (ou Dulceri ou Dutcert) de Majorque, D'où venait ce dessin ? Quelque vraisemblables que soient les voyages des Dieppois sur la côte de Guinée au quatorzième siècle,... la carte de 1439 montre la croix génoise dessinée sur l'une des Canaries, celle qui porte la légende *Insula de lonzarotus marocelus*, et ainsi se trouve prouvée l'authenticité du voyage fait dans ces îles par un Génois de famille française, Lancelot Maloisel...

Vous, lecteurs intelligents, qui vous fichez comme d'une noisette de Dulceti (ou *Dulceri* ou *Dulcert*), de *lonzarotus* qui signifie *Lancelot*, de *Marocelus* qui signifie *Maloisel*, vous demandez à voir la carte. Car ce n'est pas le tout de représenter le cap Bojador, Madère, les Canaries, les Açores et le Sahara ; l'important est de les mettre en bonnes places. De cela *motus* ; ce défaut n'intéresse pas la *Critique Historique* ; elle s'occupe de savoir si la carte *récemment découverte* est de Dulceti (ou *Dulceri* ou *Dulcert*) ! Je poursuis.

En 1520, ils abordèrent à Madère accompagnés peut-être d'un pilote sévillan. C'était l'île de *Legname* des cartes marines. Madère n'est que la traduction portugaise de ce nom. La colonisation de ces îles commença aussitôt. Ce n'était là qu'un épisode, sans doute voulu. Les efforts portaient surtout sur la côte. Les vaisseaux mirent douze ans avant de dépasser le cap Bojador marqué sur les cartes... Cette mer sur les dangers de laquelle couraient tant de légendes, les effrayait : c'était la mer ténébreuse des anciens : ces régions dont on tentait de s'approcher, c'était la zone torride. Il est d'ailleurs peu de côtes aussi mauvaises, et les marins portugais ne s'aventuraient pas volontiers loin des terres.

Les côtes d'Afrique occidentale sont mauvaises. Mais vous, lecteurs, n'y êtes pas allé voir ; vous seriez donc heureux qu'on vous donnât un mot d'explication. Une côte sablonneuse n'est pas particulièrement mauvaise pour des bateaux de faible tonnage quand elle ne présente pas la terrible barre qui rend l'accostage toujours difficile même par beau temps.

Il est toujours dangereux de se mettre à la côte ; mais passant près de Tanger et allant en Guinée, j'ai pu contempler un grand paquebot échoué depuis un an et que la mer n'avait pas encore démoli.

Les Portugais ne s'aventuraient pas volontiers loin des terres ! ils étaient pourtant sûrs de retrouver la côte en naviguant à l'est.

C'était la mer ténébreuse des anciens ? mais qu'importait à des marins ignorants des textes grecs et convaincus par leurs propres yeux qu'il n'y a pas plus de ténèbres devant le Maroc que devant le Portugal ?

On s'approchait de la zone torride ! que signifie ce mot ? faut-il le prendre dans le sens moderne qui n'a rien d'effrayant, ou dans le sens que lui donnaient les géographes anciens (Strabon en particulier), *partie de la Terre inhabitable* ? Cependant les anciens savaient qu'il ne fait pas nécessairement plus chaud parce qu'on va vers le sud ; il fait moins chaud en Abyssinie qu'au Caire, et messieurs Lavis et Rambaud nous apprennent qu'Henri le Navigateur « recevait la veille de sa mort une magnifique mappemonde dressée en 1459 à Venise par le camaldule Fra Mauro, *la première qui donnât un dessin EXACT de l'Abyssinie* ».

Cet EXACT est une merveille ! D'ici je vois sourire les mânes de Messieurs d'Abbadie.

De ce qu'il fallait expliquer rien ne se trouve. En revanche nous savons que *Legname* est synonyme de Madère, ce qui ne nous apprend la signification ni de *Legname* ni de Madère. Nous savons que la colonisation de Madère n'était qu'un épisode, *sans doute voulu*. Nous savons que le navire était dirigé par un pilote de Séville. Bref nous savons tout ce que nous pourrions ignorer. Mais nous ignorons ce qu'étaient les cartes en 1339, 1375, 1419 et 1520, pour prendre les dates qu'on nous indique !

MM. Lavis et Rambaud travaillaient rue de Médicis comme d'excellents universitaires, n'ayant la notion concrète de rien de ce qu'ils racontaient, n'ayant rien vu de leurs propres yeux, tels enfin que ce géographe de ma connaissance qui, commençant une conférence sur les... mines de chocolat du Zambèze, disait : « Je suis géographe : DONC je vais vous parler de pays que je n'ai pas vus. »

Ce qui ne l'empêcha pas d'être éloquent :

Qu'aperçois-je dans le lointain ? Mais quelle est cette ville ? Voici ce fleuve qui..., dont..., pour lequel... etc., etc.

Représentez-vous le professeur d'histoire qui a reçu l'enseignement du Maître, faisant lui-même son cours dans un lycée ou dans une faculté. Copiant du Maître principalement les défauts, sa marotte sera de paraître érudit : dans les compilations du Maître il choisira ce qui doit prouver cette érudition, précisément ces détails saugrenus dont personne n'a que faire.

Imaginez le malheureux élève soumis à ce régime pendant quelques années. Après ce néfaste entraînement concevez l'état de son intelligence devant les faits précis, les notions concrètes que son professeur de science s'efforce de lui présenter. Vous ne serez plus surpris de mon peu de bienveillance pour ces déformateurs de cervelles, grands amateurs de riens inutiles, pour ces adorateurs de la *Critique historique* telle qu'elle existe actuellement dans l'Université française.

Autant que possible ne pas énoncer de sottises, ne signifie pas qu'on doit mettre bout à bout des renseignements sans intérêt. Notre cerveau est de contenance limitée ; ne le remplissons pas de fichaises !

Arrivons au côté pratique de ces considérations.

Un texte, quel qu'il soit, prend un sens très différent suivant que vous êtes ou n'êtes pas du métier. Je vous accorde une intelligence très éveillée : en racontant un procès civil sans savoir ce qu'est un procès, vous ne ferez qu'un long contresens. Les juristes se plaignent avec raison des historiens commentant les textes judiciaires ; à leur avis, ils n'y comprennent rien, faute d'un minimum de pratique.

Lisez les mémoires de Barbier qui décrivent si bien les querelles de Louis XV et de ses Parlements : à chaque instant vous êtes arrêté par l'incompréhension des termes et l'ignorance de leur portée. L'historien se raccroche aux anecdotes : l'essentiel du récit lui échappe.

Je vous ai montré ce que devient pour ces messieurs un problème de *Géographie Mathématique*. La remarque que j'ai faite sur l'histoire des batailles, je la tiens d'un officier d'artillerie. Chacun son métier dans ce bas monde ; personne ne peut les posséder tous ; au moins ayons le bon sens de reconnaître notre insuffisance, de nous taire ou *d'acquiescer sur les problèmes dont nous parlons le minimum des connaissances indispensables*.

J'accorde que pour l'historien qui parle de tout, il est incommode de remplir la condition que j'énonce. Reste à savoir si l'on éduque nos professeurs d'histoire de manière à les rendre, je ne dis pas le plus possible éducatifs, mais le moins possible néfastes pour les enfants condamnés à les subir. Précisément parce qu'il parle de tout, le professeur d'histoire aurait un rôle éminent dans la formation intellectuelle des jeunes Français ; mais s'il parle de tout en dépit du sens commun, c'est un merveilleux agent d'abrutissement.

Et me voici de retour à mon point de départ. Le vice de l'enseignement actuel, *qu'il soit de physique ou d'histoire* est, exactement le même : l'ignorance ou le mépris des CHOSSES CONCRÈTES, l'incapacité de regarder autour de soi, de faire le pont entre les phénomènes de tous les jours et les matières qu'on enseigne, la séparation étanche entre son journal quotidien et le cours qu'on débite.

La hiérarchie actuelle des valeurs en histoire est désuète.

Vous attachez une importance énorme aux dates, aux lieux, aux hommes : seules les choses sont intéressantes.

Ô merveilleux historiens, le difficile est de préciser ce qu'à chaque époque tout le monde savait, ce que par conséquent personne n'avait souci d'écrire, ce pourquoi vos fameuses règles de critique historique ne servent à rien, puisque personne ne cherchait à vous tromper !

Les *horloges portatives* (montres) sont connues depuis personne ne le sait exactement ; *et cela n'a aucun intérêt* ; parce qu'alors même que vous établiriez quel fut le constructeur du premier « oignon » et son heureux possesseur (ce qui rentre dans votre devise), la précision de ces instruments était si faible qu'il ne valait pas la peine de s'en embarrasser. La question proprement historique disparaît devant une question technique... que vous êtes fort incapables de poser.

Le jour que les montres devinrent précises (vers 1676), tout le monde en posséda : il n'est pas nécessaire d'être historien de métier pour établir cette date ; il suffit d'ouvrir l'*Histoire de l'Académie des Sciences*. Ainsi le rôle d'historien tel que vous le concevez, est de résoudre péniblement un problème sans intérêt.

Certes je serais heureux de savoir quelle était la précision des *horloges*

fixes les meilleures avant l'invention du pendule. Mais j'ai beau feuilleter vos ouvrages, ô historiens, je ne trouve la-dessus pas le moindre renseignement. Rien d'étonnant : c'est un problème qui passe votre ignorance.

Vous faites merveille dans la solution de problèmes dont personne ne se soucie ; vous restez coi (par défaut de connaissances spéciales) sur tous ceux qui véritablement éclaireraient le passé.

Je me garde de croire son ignorance invincible ; mais il faut changer la formation du professeur d'histoire. Celui que nous connaissons est une manière d'insupportable perroquet.

Peu importe les programmes : enseignez ce que vous voudrez, mais enseignez-le comme il faut.

Pour éviter tout malentendu, je précise.

Je trouve inepte qu'on parle aux enfants des Parlements de l'ancien régime avant de leur donner les notions fondamentales sur le mécanisme de nos tribunaux, sur nos parlements actuels, sur la confusion ou la séparation des pouvoirs, notions nécessaires pour avoir une idée qui ne soit pas saugrenue, de ce qui existait avant 1789. *Donc* le professeur d'histoire doit suivre un Cours de Droit civil, criminel et constitutionnel aussi humble, aussi réduit que vous le voudrez.

Je trouve inepte qu'on parle aux enfants des phénomènes économiques, sans leur expliquer l'utilité d'une banque d'émission telle que la Banque de France, d'une banque commerciale, d'une banque de lancement, sans leur montrer le rôle du chèque, de la traite, de la lettre de change, du papier-monnaie, etc., etc. *Donc* le professeur doit suivre un Cours d'Économie politique, aussi humble, aussi limité qu'il vous plaira.

Je trouve inepte qu'on parle aux enfants de guerres, de combats, sans leur dire comment nos pères se tuaient, quelles étaient leurs armes, quand intervenait la décision, comment se recrutaient les armées. *Donc* le professeur d'histoire, si peu que ce soit, doit être initié à ces phénomènes barbares, si l'on veut, mais qui ne sont pas près de disparaître tant qu'un peuple sur la terre ne consentira pas à recevoir des coups de botte.

Etc., etc.

Mais où trouver le temps d'apprendre tant de choses ? En supprimant celles que vous apprenez aujourd'hui, surtout en dépouillant l'idée saugrenue que le professeur doit *faire avancer* la science qu'il enseigne, comme si de l'enseigner convenablement ne remplissait pas largement la destinée d'un homme moyen.

Cette erreur capitale en Histoire comme en Physique est la source de nos fautes pédagogiques.

Voici les sujets que la *Revue Universitaire* recommande pour l'Agrégation d'histoire et de géographie en 1913.

L'Italie à la fin du xv^e siècle.

La politique du comte d'Olivarès.

Mithridate.

L'insurrection gauloise et la révolte de Civilis.

Par la méditation de ces problèmes nos futurs éducateurs remplissent leurs veilles. Évidemment ceux qui leur conseillent ce genre de travaux,

oublie qu'un professeur n'a pas trop de son temps pour acquérir du monde moderne une vision intelligente, pour regarder autour de lui. Passer ne serait-ce qu'un mois sur la révolte de Civilis est une aberration. La lecture d'un commentaire abrégé du Code civil vaudrait mieux.

Dans la même *Revue Universitaire* est un article de M. Seignobos qui révèle l'idéal des historiens :

L'enseignement [de l'histoire] comprend deux étapes. Dans une phase élémentaire, on fait étudier les documents publiés et connus. Cela implique des connaissances élémentaires, des enseignements spéciaux, épigraphie, paléographie, diplomatique, science des archives et des bibliothèques. C'est essentiellement une explication de textes, sans souci de la forme [ça se voit au charabia que je copie], mais pour l'analyse et la critique des faits. Souvent orale, cette explication gagne à être faite par écrit ; elle est alors plus précise.

Après cette préparation qui dure un ou deux ans, l'étudiant aborde le travail personnel. Il choisit le plus librement possible, une question à traiter [Mithridate par exemple, ou la révolte de Civilis] selon la méthode scientifique. Ses conclusions sont personnelles. La méthode est surtout applicable pour les périodes récentes [la politique du comte d'Olivarès] : de là la prépondérance des travaux d'histoire moderne et contemporaine. On a renoncé au travail collectif.

Là-dessus cherchez de quoi parleront avec intelligence ces historiens qui connaissent l'épigraphie, la paléographie, la diplomatique, la science des archives et des bibliothèques, mais qui ignorent le premier mot du droit civil et criminel, de l'économie politique, de la science financière, de tout ce qui constitue l'histoire moderne.

Les professeurs d'histoire ont toujours le mot *Science* à la bouche ; mais devant leur Science les savants haussent les épaules. Ils quittent le mot Science pour le mot « concret » ; il faut que l'enseignement soit « concret » ! ce qui veut dire... qu'aux enfants on montrera la lanterne magique !

Ne vous récriez pas. Cette *Revue Universitaire* de 1913 contient un rapport sur l'enseignement de l'histoire présenté au Conseil académique de Paris. Une phrase résume la méthode :

C'est en faisant agir Louis XIV, en le représentant au Conseil et à la Cour, que le professeur fera comprendre la monarchie absolue. Et n'est-il pas certain que les projections pourront souvent lui fournir quelques-uns des éléments de ses descriptions ?

Moi qui ne suis pas historien, pour montrer ce qu'est la monarchie absolue, j'apprendrais à mon élève quelles garanties le citoyen français possède de nos jours contre l'arbitraire d'une arrestation. Je lui expliquerais le mécanisme de nos mandats d'amener, de dépôt... Je lui montrerais le parquet forcé par la loi d'interroger le présumé coupable dans un délai déterminé, forcé de le laisser communiquer avec son avocat, etc., etc. Ces préliminaires posés, je lui apprendrais ce qu'est une lettre de cachet, comment les grands sauvaient leurs têtes, comment en définitive le sujet de Louis XIV qui n'était pas bien né, était la chose du roi, plus exactement de ses ministres. Pour cela le cinéma est inutile ; mais il faut que le professeur connaisse les éléments du droit criminel français *actuel*.

Le rapport que j'ai sous les yeux est un non-sens.

Et si l'enseignement historique, nous dit-on, ne donne pas toujours, surtout dans le second cycle, tous les résultats qu'on en pourrait attendre, je crois que cela tient surtout à ce que les professeurs d'histoire sont à tout moment obligés de bâtir sur le sable...

Vous croyez que cela signifie bonnement qu'ils ne fondent rien sur la connaissance du présent. Oh que nenni !

... de supposer tout un passé de connaissances précises qui en réalité se sont évanouies.

Quel style ! peut-on saboter à ce point notre langue ! En cinq lignes le mot *tout* se trouve six fois ! Cotez cette bâtisse sur le sable qui est de supposer un passé de connaissances précises mais évanouies !

Ainsi les élèves de Philosophie ne s'intéressent pas à leur cours, non parce qu'ils ignorent nos institutions actuelles qui seules pourraient éclairer les matières, qu'on leur enseigne, mais parce qu'ils ont oublié les événements déroulés sous Louis XIII !

L'enseignement de l'histoire ne donne pas ce qu'on doit en attendre, par ce que vous transformez vos professeurs en spécialistes *ratés*, au lieu d'en faire des hommes intelligents, capables d'expliquer le passé par le présent, d'intéresser leurs élèves par la comparaison de ce qui est avec ce qui fut.

Évidemment si l'on spécialisait les Facultés, si l'on rassemblait tous les enseignements historiques en un Institut d'histoire (je dis un ; deux ou trois si vous préférez), si l'on groupait l'histoire proprement dite, l'histoire du commerce et de l'industrie, l'histoire des monnaies et des finances, l'histoire des sciences pures et appliquées, l'histoire militaire, l'histoire du droit, l'histoire des coutumes et institutions, l'histoire de l'art..., si chacun des cours avait ses titulaires spécialisés, on supprimerait les coq-à-l'âne, les sottises, que présentent en séries compactes nos cours d'histoire les plus fameux. Ces enseignements similaires par leur but et leurs méthodes, se prêteraient une aide mutuelle. On reconstruirait le passé non par bribes, mais dans l'ensemble. J'aime à croire que le professeur d'histoire diplomatique en suivant, ne serait-ce qu'un semestre, le cours de son collègue d'histoire militaire, comprendrait le pourquoi des armistices et des traités. L'historien du commerce se tuyauterait auprès de l'historien de la marine et des transports ; l'historien des coutumes se renseignerait près de son collègue, artiste qui lui prêterait des images, à charge de lui fournir leur explication.

Imaginez ce qu'un groupe de 25 historiens, remplaçant une de nos ridicules Facultés des Lettres de province, rassemblerait d'étudiants français et étrangers. Comparez le rendement avec ce qu'il est aujourd'hui dans nos Facultés squelettes, mal outillées, dont on ne suit les cours que pour acheter un diplôme au rabais. Avec ce que nous avons de professeurs d'histoire en province, on créerait deux instituts viables, sans qu'il en coûte un sou de plus à l'État.

Naturellement une ou deux autres parmi les Facultés actuelles deviendraient des Instituts de linguistique, langues anciennes et modernes. On réunirait les enseignements de la Géographie physique aux Instituts de Géologie, etc., etc.

Mais je prêche dans le désert.

La Sorbonne veut que rien ne vive en France. Elle a peur que par la concurrence sa nullité, sa bouffissure apparaissent trop crûment.

Elle trouve commode de remplir les Facultés de province avec ses créatures, elle les considère comme ses dépotoirs.

Dans son désir d'abaisser tout ce qui cherche à vivre hors d'elle, elle a comme appuis de bons jeunes gens, férus de régionalisme, désireux d'établir dans leur village natal une Faculté complète !

La France est aujourd'hui trop pauvre et scientifiquement trop déchuée pour qu'on ne cesse pas de gaspiller les sous et les efforts dans un éparpillement dont les conséquences ne sont que trop visibles...

Les malheureux professeurs de géographie chargés du programme de Seconde, ne peuvent entasser qu'âneries sur sottises, que sottises sur âneries. Ils devraient être astronomes, physiciens, zoologistes, botanistes, géologues, ethnologues, etc., etc., pour ne pas divaguer à toutes les phrases de leurs cours.

Ils se contentent d'être perroquets !

Alors que nos pontifes refusent d'admettre qu'on ne peut rien comprendre à l'histoire sans des connaissances juridiques, économiques, financières,..., ils n'hésitent pas à exiger des professeurs de géographie, qui enseignent également l'histoire, un monceau de connaissances *proprement scientifiques* qu'une intelligence moyenne est incapable d'assimiler.

Dans le programme de Seconde *l'hypothèse de Laplace* coudoie les *époques géologiques*. Les *vagues, marées et courants* se heurtent aux *mouvements de l'atmosphère*. Toute l'astronomie, l'hydrodynamique, l'aérodynamique !

Ci-dessus je vous révoltais en demandant la suppression de l'épigraphe au profit de l'économie politique ; et voici qu'en Seconde, vous exigez que votre professeur disserte sur les produits alimentaires, les textiles, les combustibles, les métaux précieux et les minéraux utiles !

Je ne fais que transcrire les rubriques de votre programme !

Cependant vous lui conseillez de pâlir sur la révolte de Civilis et les idées politiques du comte d'Olivarès !

Laissez donc l'histoire naturelle et l'ethnologie aux naturalistes, la physique aux physiciens, la chimie aux chimistes. Votre part est bien suffisante d'expliquer aux enfants le monde économique moderne, sans entrer dans un détail technique qui ne peut que vous rester étranger. Pour étudier les grandes lignes de navigation, peu importe la théorie des vagues, marées et courants ! Bornez donc vos ambitions,... afin de ne pas être grotesques !

Historiens et géographes, vous n'êtes que des perroquets, malgré la science des Archives et des Bibliothèques soutenue par la Critique Historique ?

Et ne dites pas que j'ignore de quoi je parle, car j'enseignerais plus aisément le programme de Seconde que pas un de vos maîtres, y compris ceux de la Sorbonne.

Je connais trop bien mes adversaires pour ne pas mettre les points sur les i. Voici donc une liste de leçons données en 1913 au Concours d'Agrégation d'histoire et de géographie.

HISTOIRE ANCIENNE

Les Tombeaux égyptiens.	La Justice à Athènes.
Alexandrie sous les Ptolémées.	L'Acropole d'Athènes.
Les Pharaons conquérants des 18 ^e et 19 ^e dynasties.	Tibère.
Les Institutions de Sparte.	Trajan.
Périclès.	La Frontière du Rhin et du Da- nube aux deux premiers siècles.
Le théâtre à Athènes.	Le Christianisme et l'Empire Ro- main.

HISTOIRE DU MOYEN ÂGE

Le gouvernement central de Char- lemagne.	Rome sous Léon X.
Charlemagne et la Saxe.	Michel-Ange.
La Normandie jusqu'en 911.	La France et le Milanais aux xv ^e et xvi ^e siècles.
La 1 ^{re} croisade.	La peinture florentine au xv ^e siècle.
Les Vénitiens dans la 4 ^e croisade.	

HISTOIRE MODERNE

L'Espagne sous Philippe IV.	Danton.
Un salon au xviii ^e siècle.	Bâle et Campo-Formio.
Les Parlements et la Royauté au XVIII ^e siècle.	La question d'Irlande sous le règne de Victoria.
La question américaine.	Metternich.
La chute de la royauté.	L'Autriche de 1846 à 1850.

GÉOGRAPHIE

Les sols superficiels.	La Bourgogne.
Les grands traits du sol, du relief et de l'hydrographie du bassin pari- sien.	Plaines et plateaux entre Pyrénées et Garonne.
Les chaînes de plissement.	La Suède.
Le modelé par les eaux courantes.	L'Irlande.
Les courants de l'Océan Atlantique.	Le Thibet et le Pamir.
La mer et le climat.	La Mésopotamie.
La Normandie.	

Tant pis pour vous si vous ne voyez pas quelle contradiction foncière existe entre l'état d'âme que supposent de telles leçons, et celui d'un professeur désireux de faire servir l'histoire et la géographie à l'éducation de son élève !

Malheureusement pour qu'on trouve des hommes intelligents, il faudra les payer. Ce n'est pas moi qui leur conseillerai le métier de professeur. Je l'ai choisi par amour de l'étude ; mes chefs hiérarchiques ont su me le rendre odieux.

Jeune homme, si vous avez quelque chose dans le ventre et tenez à votre dignité, si vous n'avez pas le goût de la platitude, si vous croyez au rôle éminent du savant, n'entrez pas dans l'Université ! Vous y seriez très

malheureux ; car, sous l'aiguillon de la nécessité, vous vous sentiriez peu à peu déchoir dans votre propre estime.

Laissez l'Université française aux incapables.

Cherchez un métier où vous puissiez réclamer le salaire de votre travail, où vous ne soyez pas contraint à la lâcheté perpétuelle, à l'admiration béate de travaux absurdes ou de théories pédagogiques stupides, à l'enrôlement dans une bande organisée qui vend son appui moyennant votre abdication *perinde ac cadaver*.

Ne soyez pas fonctionnaire !

Vous « pousserez » plus efficacement la Science en travaillant pour l'industrie, où l'on saura bien utiliser vos talents.

À moins que les Universitaires finissent par comprendre que l'Université française n'est plus qu'un grand nom servant de raison sociale à une troupe d'incapables et d'arrivistes sans scrupules, et forcent les pontifes à changer de méthodes et de morale.

Voici de quelle manière l'administration incite à travailler. Il y a deux ans je rencontre mon recteur : « Mais vous ne vous reposez donc jamais ? » me dit-il, faisant allusion à mon dernier volume paru. « J'aurai le temps quand je serai mort ! » lui répliquai-je. Leur idéal ; un personnel « de tout repos », uniquement préoccupé de leur lécher les orteils. Un ministre de l'instruction publique disait de moi : « L'Université serait difficile à mener si nous avions beaucoup de professeurs comme moi ! » Il aurait bien voulu me supprimer. Calme ton angoisse, chère tête ! des professeurs comme moi ne seront jamais très nombreux ; et s'il en vient par mégarde, ils ne moisiront pas dans ta boîte. L'amour désintéressé de l'étude n'étouffe pas mes contemporains et ton prestige ne suffira pas à les retenir.

Ces méthodes « d'encouragement au travail » expliquent pourquoi la Science française est dans le vingts-deuxième dessous et pourquoi l'Académie des Sciences est d'une telle médiocrité qu'il faut s'estimer bien peu pour s'honorer d'en être. Les incapables qui dirigent l'Université, ont à leur solde la presse achetée par des faveurs et des passe-droits. Reste à savoir combien de temps se public se laissera berner avant de renvoyer à coups de botte cette collection d'idiots.

Je vous entends : la preuve que nous ne sommes pas esclaves est que je suis libre...

Un universitaire ayant de la famille ne pourrait écrire mes livres, en serait-il scientifiquement capable. Même libre de toute charge, il hésiterait... à moins d'aimer les roses de son jardin et de préférer un œuf de ses poules aux honneurs que le Français convoite si passionnément.

Peu d'hommes ont le courage de supporter la haine *avouée* de leurs chefs et de leurs collègues. Dans leur isolement ils trouvent cependant la consolation que Flaubert accorde au stylite : « On est seul, on s'embête hénaurmément, mais on crache de haut ! »

Tant pis pour ceux qui reçoivent les crachats sur le nez !

M. Lala, professeur à la Faculté des Sciences de Toulouse, a bien voulu relire les épreuves de ce volume et composer la précieuse table des matières qui le termine. Je lui en adresse tous mes remerciements.
